



**Ces gestes quotidiens.
L'écoféminisme
comme un endroit
à soi**

■
Esos gestos cotidianos.
El ecofeminismo
como lugar propio

Consuelo Biskupovic
Cecilia Díaz

PERSPECTIVAS. PERSPECTIVAS. PERSPECTIVAS.

Notes de recherche américanistes

02.2025 / n° 8

PERSPECTIVAS.

PERSPECTIVAS.

PERSPECTIVAS.

Éditions de l'IHEAL, Directrice de la publication : Camille Goirand

DOI : <https://doi.org/10.35008/perspectivas-0008>

ISSN : 2740-6075



Consuelo BISKUPOVIC
Universidad Católica de Temuco

Consuelo Biskupovic est anthropologue et chercheuse à l'Universidad Católica de Temuco et au Research Center for Integrated Disaster Risk Management (Cigiden), Anid/ Fondap/15110017. Elle est également chercheuse au Núcleo Milenio de Ecología Histórica Aplicada para los Bosques Áridos, Aforest.

Cecilia DÍAZ
Universidad Academia de
Humanismo Cristiano (Chili)

Cecilia Diaz est anthropologue. Ses recherches portent sur la santé communautaire et sur les questions environnementales. Diplômée de psychologie communautaire, elle est membre d'un collectif écologique et elle travaille dans un jardin potager médicinal.

**Ces gestes quotidiens.
L'écoféminisme
comme un
endroit à soi**



Esos gestos cotidianos
El ecofemismo
como lugar propio

Consuelo BISKUPOVIC

Universidad Católica de Temuco
cbiskupovic@gmail.com

Cecilia DÍAZ

Universidad Academia Humanismo
Christian
cecilia.diazca00@gmail.com

RESUMÉ

Le Réseau écoféministe (RE) est une initiative de femmes engagées en faveur de la justice environnementale et sociale, née au sein d'un réseau plus large d'organisations d'action climatique au Chili. L'enquête présentée ici repose sur des entretiens et des observations participantes, sur l'analyse d'archives, de publications et de propositions élaborées par le réseau lui-même. Ce texte analyse les écologies fragmentées et un rapport écologique à l'environnement qui soutiennent la vie à partir de différentes perspectives et dans différents espaces. Il étudie la façon dont les significations et les actions qui définissent l'écoféminisme sont exprimées par le collectif RE. Il analyse le positionnement politique de divers écoféminismes et la défense des territoires, la promotion de causes communes et la manière dont, dans les luttes du collectif, un espace politique polyphonique est défini. Celui-ci remet en question les positions duales, patriarcales et coloniales.

Pour citer ce texte :

Consuelo BISKUPOVIC & Cecilia DÍAZ, « Ces gestes quotidiens. L'écoféminisme comme un endroit à soi », *Perspectivas. Notes de recherche américanistes*, n° 8, Aubervilliers, Éditions de l'IHEAL, février 2025¹.

MOTS CLÉS :

ACTIVISME

CHILI

ÉCOFÉMINISMES

ÉCOLOGIE

RAPPORT À L'ENVIRONNEMENT

¹/ Ce texte correspond à une nouvelle version en français d'un article soumis à la revue *AIBR. Revista de Antropología Iberoamericana*, accepté pour publication le 27 janvier 2025. Il sera publié en 2025 sous le titre « Las ecologías posibles de los ecofeminismos: hacia un posicionamiento político polifónico », dans le volume 20, n° 3 de la revue *AIBR. Revista de Antropología Iberoamericana*.

« Créer des mondes plus habitables, ce serait alors chercher comment honorer les manières d'habiter, répertorier ce que les territoires engagent et créent comme manières d'être, comme manières de faire.

C'est ce que je demande aux chercheurs [...].

Je dis habiter, je devrais dire cohabiter, car il n'y a aucune manière d'habiter qui ne soit d'abord et avant tout "cohabiter". Et je dis "répertorier", car c'est délibérément le projet le plus modeste auquel je me suis attelée, celui de m'en tenir à lister des "habitudes", ce qui ne veut pas dire des routines, mais des inventions de vie et de pratiques qui attachent l'agir et le savoir à des lieux et à d'autres êtres. Enquêter à ce sujet, rejouer les évidences, décrire avec curiosité ce qu'habiter suscite comme mises en rapport et comme manières d'être "chez soi" » [Dolphijn & Despret, 2021, p. 43-44].

INTRODUCTION

Fin 2022², avec un groupe d'une trentaine de femmes, nous nous sommes réunies dans une localité du sud du Chili, que nous anonymiserons, pour protéger celles qui ont participé à cette expérience. À quelques mètres de ce village où habitent près de six mille personnes se trouve l'un des fleuves les plus importants du pays, qui a subi la mise en place d'un rapport d'exploitation aux écosystèmes, avec la construction d'énormes barrages et des centrales hydroélectriques. Nous retrouver ici n'était pas anodin.

Comme l'annonçait l'invitation qui nous a été adressée, le but de la rencontre était de rassembler des militantes défenseuses des droits d'accès à l'eau³ provenant de plusieurs régions du pays afin de « partager nos savoirs et apprécier les actions que nous menons dans la défense de l'eau et des territoires en tant que femmes ».

Le premier jour, nous nous sommes retrouvées tard dans la Ruka⁴ du village autour du feu. Alors que le soleil se couchait, nous nous sommes présentées, entourées par les montagnes, les forêts et les rivières. Nous étions des femmes d'origines sociales différentes, d'âges variés, issues de la capitale comme de territoires éloignés et divers : des femmes indigènes, des militantes, des membres de fondations et d'ONG, des dirigeantes de

²/ Cette recherche a été menée dans le cadre des projets Fondecyt Iniciación nº 11200545 et Fondecyt nº1240517, de l'Agence nationale de la recherche et du développement (ANID) du Chili. Ce texte a été rédigé dans le cadre d'un séjour au Centre de recherche et de documentation sur les Amériques (CREDA-UMR USN / CNRS 7227 / IRD 280) et à l'Institut des hautes études de l'Amérique latine (IHEAL) qui m'ont accueillie comme chercheuse invitée. Outre l'analyse des écrits, des comptes rendus des réunions et la participation aux réunions, nous avons réalisé onze entretiens avec les participantes actives de ce groupe entre 2020 et 2022. Nous sommes très reconnaissantes des femmes qui ont participé à cette recherche, dont nous partageons les convictions.

³/ L'eau au Chili est un bien public, mais sa gestion appartient aux propriétaires des droits sur l'eau, qui peuvent être acquis à perpétuité, transmis et libres d'utilisation, sans que la consommation humaine ne soit *a priori* prioritaire.

⁴/ Maison traditionnelle des communautés indigènes mapuche au centre et sud du Chili.

comités ruraux pour l'eau potable, des enseignantes et des étudiantes du secondaire, des avocates, des étudiantes, des universitaires...

Nos trajectoires, bien que différentes, convergeaient autour des problématiques liées à l'eau : pénurie, pollution, interventions, catastrophes, légalité, défense, récupération, entre autres. Pour diverses raisons, nous étions unies par la volonté de protéger les eaux des rivières, du littoral, des zones humides, l'accès à l'eau potable en milieu rural, l'eau pour la consommation et pour l'irrigation. Plusieurs des personnes présentes se connaissaient déjà, car elles avaient participé à différentes rencontres en ligne, pendant le confinement.

En décembre 2021, dans le cadre d'une recherche commencée fin 2019 sur le rôle que peut jouer la société civile dans la question climatique, nous avons commencé à étudier l'écoféminisme naissant au sein de l'activisme climatique étudié au Chili. La question était en particulier de savoir ce que signifiait l'écoféminisme pour les femmes qui s'étaient réunies dans un collectif qui se présentait lui-même comme écoféministe.

Nous préserverons l'anonymat des participantes ainsi que celui des organisations. Ce réseau écoféministe, que nous appellerons ici RE, est né dans le cadre d'une plus grande coordination de citoyen·nes engagé·es, que nous nommerons Association pour l'action climatique (AAC), réuni·es pour travailler ensemble au moment où il a été annoncé que le Chili accueillerait la COP 25. Les mobilisations sociales d'octobre 2019, connues comme le soulèvement ou *estallido social*, ont rendu sa réalisation difficile et la COP a finalement été transférée à Madrid. En 2020, un groupe de femmes a créé le RE avec l'idée d'organiser « un espace de réflexion qui nous permettrait de partager notre expérience en tant que professionnelles, universitaires, activistes, et surtout en tant que femmes liées à l'enjeu environnemental » (texte du RE).

« En 2019, nous avons décidé de convoquer un groupe de femmes de la société civile qui faisait partie de l'action climatique, [des femmes] diverses, pour parler de questions de féminisme, de questions de genre... des questions qui touchaient les femmes à l'époque. C'était en janvier 2019 et la vérité est qu'à notre grande surprise, nous avons eu un très bon accueil et, à cette occasion, lors de ces premières réunions, nous avons convenu de faire un cycle de conférences. » [Entretien avec Andrea⁵ le 9 septembre 2022.]

Au début de cette recherche, nous n'avions pas envisagé de prendre en compte la dimension féministe au sein du projet sur l'activisme climatique ni de travailler sur les écoféminismes en particulier, pour plusieurs raisons. D'abord, nous étions très proches de celles qui ont dirigé l'articulation du RE. Des collègues, des amies, des étudiantes ont participé à sa phase initiale, surtout pendant le confinement, lors de débats en ligne qu'elles ont organisés. Nous n'avons pas pu participer aussi activement que nous l'aurions voulu au début du RE en raison des difficultés qui

⁵/ Andrea est architecte, elle participe au RE, elle vit et travaille à Santiago.

ont particulièrement affecté les femmes : le soin des enfants et le télétravail. Nous avons progressivement rejoint le RE, animées par une préoccupation personnelle : celle de participer aux discussions sur les politiques publiques climatiques.

Notre enquête sur le RE a commencé lorsque le processus pour discuter d'une nouvelle Constitution débutait au Chili, après le référendum d'octobre 2020. En mai 2021, sur un total de 155 *convencionales constituyentes* (des constituant·es) élue·s pour rédiger une nouvelle Constitution, cinq personnes dont les candidatures étaient soutenues par l'AAC ont été élues. Ainsi, d'après elles, la possibilité d'installer une nouvelle Constitution écologique s'est confirmée à ce moment-là.

Dans ce contexte, le RE s'est structuré et a regroupé une dizaine de femmes engagées dans différentes causes liées aux problèmes climatiques. Elles ont présenté un livre et organisé plusieurs rencontres dont certaines avec des écoféministes internationalement connues. Au sein du RE, elles se sont regroupées autour de cinq axes thématiques pour rédiger des propositions écoféministes : eau ; soins (*cuidados*) ; développement économique et nature ; logement et ville ; énergie, transition et pauvreté énergétiques. La réflexion sur l'écoféminisme a été menée à partir de cas et de problèmes concrets.

Cet article présente une ethnographie en cours (2019-2023), auprès d'activistes climatiques au Chili. L'enquête ethnographique a commencé avec la formation du premier réseau d'organisations de la société civile autour du problème climatique (AAC) créée en 2019. L'AAC rassemble environ 130 organisations du monde environnemental, des mouvements territoriaux, des syndicats, des organisations politiques et académiques. Il a pour objectif explicite de contribuer à rendre visible la crise climatique et écologique en promouvant des « actions climatiques », d'après elles et eux, pour alerter sur les facteurs qui aggravent la crise sociale et environnementale.

Pendant le confinement dû au COVID-19, l'ethnographie a été essentiellement réalisée en ligne, à travers une multiplicité de formes et de processus assez concrets [Miller 2018]. Nous avons mené des observations au sein des réunions en ligne, analysé des échanges de courriels et de messages sur diverses plateformes numériques. Nous nous sommes arrêtées sur les interactions, écrites et orales, en assumant les limites de cette ethnographie numérique : nous n'avions pas accès aux espaces intimes de communication. Nous avons privilégié les espaces collectifs et de groupe, comme les réunions virtuelles et Google Groups. Sur un total de 35 entretiens réalisés et analysés avec Atlas.ti, dans cet article, nous nous centrons sur dix entretiens approfondis avec des femmes qui font partie de l'AAC et du RE, réalisés entre 2020 et 2022. Nous nous sommes également appuyé sur les différents écrits du RE.

Plutôt que des résultats, nous présentons ici des réflexions, des propositions et des défis qui se posent aussi pour nous en tant que chercheuses, à savoir comment les écoféminismes contribuent-ils à l'étude des crises, des catastrophes et des problèmes environnementaux ? Que les défenseuses et activistes écoféministes nous disent-elles ? Que pouvons-nous apprendre de leurs pratiques ?

Certaines de nos interlocutrices sont proches de nous. Nous n'avons pas l'intention de « construire un objet scientifique », ni de « prendre nos distances » vis-à-vis du langage utilisé par nos interlocutrices, ni de nous distancier de notre « objet d'étude », l'écoféminisme. Au contraire, notre volonté première, avant de se transformer progressivement en recherche ethnographique et analytique, était de savoir ce que signifie être écoféministe, c'est-à-dire considérer l'écoféminisme comme un activisme du point de vue théorique, mais aussi comme une méthode de recherche : que signifie vivre en tant qu'écoféministe au sein de l'activisme climatique ? Que signifie être chercheuse écoféministe ? En quoi les écoféminismes sont-ils différents ? Qu'est-ce qui les rend spécifiques ? Notre ambition est de pouvoir apporter des alternatives à la crise climatique à une échelle micro.

L'ÉCOFEMINISME, LE REGARD POLYPHONIQUE

Le travail invisible [Larrère, 2017] ou les petites mains attentionnées [Díaz et al., 2021] visibilisées par le féminisme, ont permis de rendre visible l'invisible, audible le silencieux [Lovell et al., 2013]. L'écoféminisme est l'une des écologies philosophiques les plus sophistiquées et créatives d'après Clark [2012]. D'une manière générale, les contributions des théoriciennes écoféministes sont perçues sous deux angles : d'abord, elles sont abordées pour leurs apports théoriques ; ensuite, l'écoféminisme est considéré comme une manière d'être, de penser, d'agir et de défendre, dans la mesure où il est possible de prendre une position écoféministe [Barthold et al., 2022]. Depuis les travaux pionniers de Françoise d'Eaubonne à qui l'on doit le terme « écoféministe » (1972) et ceux de Vandana Shiva, qui a théorisé à la fin des années 1990 l'écoféminisme social [Gaard, 2011] et l'environnementalisme féministe [Laugier et al., 2015], un éventail diversifié de termes existe. Comprendre ce qu'est l'écoféminisme dans le RE, c'est comprendre comment les protagonistes le conçoivent, collectivement et individuellement, comment elles le conceptualisent, comment elles le théorisent et comment elles le vivent.

Comme l'ont montré les travaux d'écoféministes [Laugier et al., 2015], les écrits pionniers de Mies et Shiva de 1998 ont négligé des aspects cruciaux, comme la classe sociale et la caste, pour privilégier une vision des femmes rurales du « Sud » assez homogénéisée et héroïque. Les agences internationales comme l'ONU ont contribué à cette romantisation, soutiennent Laugier et al., en attribuant aux « femmes du Sud » le rôle de « gardienne naturelle » de l'environnement [*ibid.*].

Les femmes du RE elles-mêmes rappellent constamment combien il est important d'éviter l'essentialisme dans la discussion sur les écoféminismes, et ceci, pour diverses raisons : d'abord, pour éviter d'assimiler femme et nature et pour pouvoir poser un regard critique sur le travail de soin porté quotidiennement ; ensuite, pour distinguer l'extractivisme du patriarcat en tant que forme de domination. Dans les discussions menées au début du RE, les femmes soulignent que les inégalités en ce qui concerne les effets dévastateurs sur la vie des femmes ne sont pas dues à leur faiblesse, mais aussi qu'il est important de reconnaître que les trajectoires des activistes sont diverses. En ce sens, les notions de défense, de protection et de

soin prennent toute leur ampleur politique : elles ne subissent pas passivement les effets de l'extractivisme, mais elles portent un regard politique sur ces derniers. La défense et la protection de l'environnement, de la nature, qu'elles mènent quotidiennement relève d'une préoccupation ontologique, « une responsabilité à l'égard des autres » [Dolphijn & Despret, 2021, p. 62]. Au sein du RE, les femmes explorent les luttes possibles et la défense de leur territoire. Cela implique une recherche sur ce dont elles sont capables, sur la définition de leur territoire et sur la façon dont elles vont le nommer [Dolphijn & Despret, 2021].

Dans un article récent sur les écologies féministes, Diana Ojeda et ses collaboratrices [2022] soulignent combien il est difficile pour les universitaires blanches de créer des alliances et d'envisager une cause politique commune. Au sein du RE, ces membres sont confrontées aux mêmes obstacles. Elles s'y réfèrent en parlant d'« alliances inconfortables » pour signaler la difficulté de trouver des « *minima communs* » avec d'autres activistes, car « l'écoféminisme a de multiples trajectoires », comme le signale une membre du RE. Entre les écoféministes, des clivages surgissent en termes de classe sociale, d'origine ethnique et territoriale, de trajectoire professionnelle et de définition de l'écoféminisme. Par exemple, « il y a différentes femmes qui, même si elles participent en tant qu'activistes à des causes environnementales, ne s'autodénominent pas féministes ni écoféministes, et dans certains cas, pas même environnementalistes » [texte du RE]. C'est dans ce contexte que les écoféministes proposent dans leur texte de « construire des alliances inconfortables » avec d'autres femmes qui ne se disent pas écoféministes en mettant en avant que l'une des richesses du terme écoféministe est le caractère polyphonique du concept, qui rend compte de tensions non résolues entre des visions et des expériences diverses, le clivage Nord/Sud étant au cœur du terme lui-même.

Discuter d'un projet de loi, remettre en question une politique publique, organiser un colloque, soutenir la dénonciation d'un conflit, tenter de mettre en évidence des problèmes dans des territoires avec peu de connectivité, faciliter des espaces de dialogue, accompagner d'autres femmes face aux pénuries d'eau, face aux persécutions et aux peurs que les activistes vivent quotidiennement, menacées dans des contextes environnementaux fragiles ou endommagés : ce sont là quelques-uns des gestes quotidiens réalisés au sein du RE. Qu'est-ce qui est spécifiquement écoféministe au sein de ce large éventail de termes, par rapport à ce que certaines appellent « incidence », d'autres « activisme environnemental » ou « défense territoriale » ?

ÉCOSYSTÈMES EXPLOITÉS

C'est dur de raconter ce qui s'est passé à Pichuw [nom fictif]. C'est difficile à cause de tout ce que nous avons vécu ce jour-là : je n'ai pas de notes complètes, je ne peux pas parler pour les autres et il est difficile de laisser des traces d'un désastre à la première personne.

La rencontre dura trois jours. Le deuxième jour, les organisatrices avaient préparé une descente en rafting sur l'une des rivières les plus importantes du pays. Nos âges et notre niveau dans ce sport étaient différents, c'est

pourquoi les organisatrices avaient choisi une descente spéciale pour nous, vers 17 heures, qui ne devait pas durer plus d'une heure. Puisque la rivière est obstruée par d'énormes barrages, elles avaient calculé que nous devions descendre avant qu'ils ouvrent les vannes, parce que le lit de la rivière peut monter de façon très soudaine, mettant souvent en danger les riverain·es. Les habitant·es du village savent que l'ouverture des vannes a lieu à 19 h. Cependant, les horaires changent parfois, ce qui a causé des accidents et provoqué la mort et la disparition de personnes qui s'y baignaient ou y pêchaient.

Les organisatrices, très bonnes en rafting, chargées d'une entreprise touristique locale, ainsi que d'autres, venues de différents bassins de la région métropolitaine et du sud du pays, avaient formé des équipages par bateau et défini celles qui auraient la charge de pagayer. Elles avaient établi les horaires de la sortie ainsi que le tronçon emprunté, et avaient prévu le matériel (des casques) et le personnel de sécurité (un sauveteur). Elles avaient visité le secteur plusieurs fois avec des activistes locales. C'était un trajet facile qu'elles avaient l'habitude de parcourir, dans un endroit connu. Cependant, quelques minutes après avoir plongé dans la rivière, les bateaux se sont retournés, d'abord le nôtre, puis deux autres. Au moment où j'ai réussi à lever la tête, suffoquée par l'eau que j'avalais sans relâche, je vis une image désolante : nous étions dispersées dans la rivière, je voyais à peine les bateaux, encore moins les rames, seulement des têtes qui essayaient de nager et de chercher le rivage.

Au début de la sortie, même si je n'avais jamais fait de kayak, j'ai trouvé ça très facile, et j'ai ri quand une de celles qui s'y connaissait nous a donné un cours de sécurité. Mais nous nous sommes retrouvées à nous battre pour atteindre le rivage, j'ai pensé à ma mort comme jamais auparavant. Certaines ont été sauvées, nous nous sommes entre-aidées autant que nous le pouvions. Au bord de la rivière, celles qui nous attendaient, très inquiètes, nous ont accueillies. Nous avons bu des boissons chaudes et nous nous sommes reposées jusqu'au moment où l'on a su que certaines n'étaient pas encore revenues. Grâce aux pompiers du village, les dernières ont été retrouvées et raccompagnées à notre hébergement.

Cette nuit-là, nous nous sommes retrouvées autour du fourneau du lycée de Pichuw, nous étions très émues, nous avons pleuré pendant que d'autres essayaient de nous remonter le moral, certaines étaient blessées. Nous avons eu très peur. Il y avait parmi nous une psychologue, qui a cherché à nous aider à surmonter le traumatisme. Après cette expérience, je n'ai plus pensé à ma vie de la même manière. « Les catastrophes ne sont pas naturelles », je l'avais souvent entendu et répété. Dans les conversations autour du fourneau, nous avons essayé de trouver des explications. Nous avons été d'accord pour dire que le débit de la rivière avait changé et augmenté brusquement. [Extrait de journal de terrain]

Dans leurs textes, les femmes du RE signalent que leur expérience actuelle leur permet d'aborder avec un regard nouveau et critique la manière dont elles veulent vivre, la manière dont on peut interagir en tant que société, leur lien avec les autres êtres vivants et avec la planète. Les femmes du RE posent la question de la manière à travers laquelle aborder l'expérience de genre dans leurs espaces familiaux, professionnels et au sein des organisations dans lesquelles elles participent. Comment peuvent-elles contribuer au débat et aux politiques relatives aux enjeux qui les mobilisent ? L'expérience de Pichuw à donner à voir des espaces de soin entre femmes, une expérience *de genre* et une expérience *du genre* dans les contextes de catastrophes et de déséquilibres socioenvironnementaux de l'anthropocène.

Les humains qui prennent soin, les humains qui interviennent sur l'environnement

Ce soir-là, chacune était heureuse d'être saine et sauve, mais nous voulions trouver des explications. Le niveau de la rivière avait subitement monté pendant que nous la descendions, une des mères des activistes locales l'avait vu. Elle connaissait l'endroit et son impression était telle qu'elle avait pris des photos pour enregistrer ce changement de débit. A l'instar des guides locales, avant d'entrer dans la rivière, nous lui avions demandé la permission, nous avions fait les prières et suivi les consignes locales. Qu'est-ce qui avait échoué ?

Situés entre les montagnes et la forêt, les grands barrages font peur. Ce jour-là, nous avons compris que le débit d'une rivière obstruée peut changer brusquement et parfois violemment. Il devient imprévisible, car personne ne connaît l'heure exacte de l'ouverture des vannes. Dans le cadre de l'exploitation des écosystèmes, l'expérience est donc altérée et exposée aux catastrophes.
[Extrait de journal de terrain]

Au pluriel, le terme « écologies » met l'accent sur les multiples définitions de l'écologie actuellement en jeu : défi à la fois disciplinaire et pour l'humanité. Mais l'écologie est aussi parti politique, mouvement social et approche théorique [Moulier Boutang, 2022]. Parmi cette large gamme, nous retenons les écologies comprises dans une double acception, en tant que relations entretenue par les êtres vivants entre eux et avec leurs environnements, et en tant que mouvement politique qui défend la préservation des équilibres naturels [Zask, 2022].

La variété des usages du terme écologie ainsi que les différentes approches disciplinaires et méthodologiques nous placent devant le défi de relier ou d'intégrer pratiques et environnements. La référence écologique permet de mobiliser et d'amplifier les éléments nécessaires pour remettre en question des hiérarchies de diverses natures et à des échelles multiples [Charbonnier & Kreplak, 2012]. Dans les espaces de réflexion créés par le RE, différents regards surgissent qui relient l'écologie et le rapport au vivant aux féminismes, aspirent à définir, à vivre l'avenir à partir d'un nouveau prisme, et à fabriquer des mondes habitables [Dolphijn & Despret, 2021]. L'écoféminisme offre des outils analytiques pour aborder de nombreux enjeux écologiques actuels [Ojeda et al., 2022]. Dans la suite de ce texte,

nous proposons un éclairage sur ces pratiques écoféministes à travers les voix et les expériences des actrices elles-mêmes.

SE RECONNAÎTRE À PARTIR DE RÉALITÉS MULTIPLES

Comment ce qu'il faut défendre, comme l'eau dans le cas de Pichuw, peut-il mettre la vie en danger et être source de « désastre » ? Les problèmes écologiques fragilisent la vie, tout comme les humains ont altéré et fragilisé la continuité écologique. Ainsi la vulnérabilité se distingue-t-elle de la fragilité. C'est dans le contexte d'un rapport d'exploitation à l'environnement et au vivant que les vies deviennent fragiles, non pas qu'elles aient été vulnérables en soi ou que leur vulnérabilité existe *a priori* [Dolphijn & Despret, 2021]. La notion de vulnérabilité renvoie à une immobilité durable, alors que la fragilité est plutôt momentanée et circonstancielle, par exemple face à la force prise par le fleuve lors de la sortie en rafting. Que se passe-t-il lorsque le type de rapport au vivant que vous défendez, la relation entre les humains et la rivière, et toutes les formes de vie que la rivière permet dans cet environnement, sont modifiées ?

Au cours de nos conversations après l'expérience de Pichuw, la rivière a été défendue par les femmes concernées : la rivière a des émotions, elle « était en colère », « il fallait l'écouter » ; les interventions et les altérations, le rapport au vivant déstabilisé, dénaturé, interrompu et altéré, la fragilisation de la vie due aux interventions. À cet égard, les politiques extractivistes non seulement exploitent les « ressources » et détruisent la biodiversité, mais détruisent, altèrent et menacent aussi les mondes vivants et les relations écologiques potentielles. Dans ce cadre, l'écoféminisme a ouvert des espaces pour reconnaître, imaginer et créer des écologies qui affirment la vie plutôt que des systèmes extractifs de destruction [Ojeda et al., 2022].

Reconnaître sa place

Les femmes du RE ont vécu majoritairement en ville, bien que certaines soient issues de familles dont les parents ou les grands-parents ont vécu en milieu rural. La grande majorité a émigré en ville et a fait des études universitaires à Santiago : ingénierie, sciences sociales et urbanisme sont les carrières qui prédominent. Comme le souligne Francisca, partie vivre en province il y a quelques années : « À vrai dire, je suis une fille de la ville, sans être proche de la nature comme d'autres personnes... Hum... mes parents non plus » [Francisca, entretien du 9 août 2022]. À l'université, la plupart d'entre elles ont commencé à se plonger dans des « thématiques environnementales ». Ignacia souligne : « J'ai commencé à être végétarienne à 19 ans, et j'ai commencé à m'impliquer davantage et plus j'apprenais, plus j'étais choquée et plus je me sentais engagée dans le sujet » [Ignacia, entretien du 17 août 2022]. Pour Francisca, la préoccupation pour l'environnement a toujours été présente :

« J'ai toujours eu un intérêt pour les questions environnementales... À l'époque, après le lycée en 2010, il y avait très peu d'informations sur les sujets environnementaux. C'est-à-dire que j'étais l'écologiste, la verte. On

parlait de recyclage et on me disait : "Ah ! Si tu t'intéresses à l'environnement, fais du recyclage ou tourne-toi vers les énergies renouvelables". Il n'y avait pas le savoir qui existe aujourd'hui [...]. Puis j'ai trouvé ce que je voulais faire, alors je me suis décidée pour l'ingénierie chimique. »

Parmi les plus jeunes du groupe du RE, « l'intérêt pour l'environnement » s'est manifesté à un âge précoce, autour de 20 ans. D'abord général, il s'est progressivement intensifié. Elles se sont alors posé des questions sur ce qui avait été fait jusqu'à présent afin de « s'engager de façon plus conséquente ». Francisca note que :

« Eh bien... j'ai commencé à apprendre et à avoir des questionnements sur ce qu'est la durabilité, sur la façon dont nous pouvons apporter nos contributions. À cette époque où je me posais ces questions, je faisais déjà partie de l'AAC et à partir de là, j'ai décidé d'étudier... Pour moi, il fallait une durabilité plus profonde... mais aussi apporter mes connaissances dans mes espaces de travail, que ce soit enseignant ou politique [...] et j'ai commencé à réaliser qu'il ne suffisait plus de parler du changement climatique. »

Pour Ignacia, c'est à travers l'expérience, en rencontrant d'autres femmes, que l'engagement s'est intensifié.

« Dans les conversations avec les femmes, elles nous remerciaient de prendre du temps, parce que personne ne les écoutait, parce qu'elles se sentaient seules vis-à-vis des problèmes qu'elles vivaient et qui devenaient de plus en plus graves. La dégradation... et je pense qu'à ce moment-là, c'était déjà le plus grand des engagements. »

Valentina vient d'une autre génération. Née à Santiago, elle a grandi dans une province rurale de la région de Valparaíso. Elle est mère de trois enfants, « qui sont ma vie, ils sont tout pour moi. Nous sommes une petite famille. Nous sommes tous, je crois, des activistes aussi ». Elle a grandi à la campagne, et pendant la dictature, elle était « dirigeante [dans des mouvements] de jeunesse ». Sa trajectoire politique est traversée par les problèmes environnementaux qu'elle a vu depuis son adolescence :

« À l'âge de 14 ans, j'ai assisté pour la première fois à la fermeture de la rivière où nous nous baignions, où j'ai appris à nager. La forêt où je jouais a commencé à être abattue, et l'accès aux collines, que nous fréquentions avec nos grands-parents, a été fermé définitivement devant nos yeux. Et on n'a plus réussi à entrer dans cet endroit-là parce qu'il a été donné à un propriétaire terrien, l'un des premiers qui est arrivé ici et qui faisait partie de la famille de Pinochet. »

Le parcours de Valentina contraste avec les autres entretiens. Elle est allée étudier à Santiago puis a décidé de retourner dans sa province d'origine.

« Et je suis devenue dirigeante, militante. J'ai toujours été féministe, je ne peux pas le nier. J'ai toujours été la petite fille problématique tant pour les dirigeants que pour ma communauté et ma famille. Être féministe était un

problème dans une société aussi machiste, patriarcale, que la province [où je vis]. »

L'activisme décrit par Valentina est né de l'expérience qu'elle a eue de rapport à l'environnement dégradés, avec la disparition des eaux et des forêts. Les jeunes filles du groupe, comme Francisca et Ignacia, ainsi que celles qui ont la quarantaine, décrivent leurs activités comme plus « intellectuelles ». Ana Maria a été formée à l'université de Santiago. Elle explique : « 90 % de mon expérience professionnelle s'est déroulée au sein des organisations de la société civile. » Depuis son jeune âge, elle s'est intéressée au bénévolat et a travaillé dans l'action sociale communautaire. Elle différencie son activisme de son affiliation politique.

« Mon activisme est intellectuel, c'est pourquoi je crois que je milite dans les organisations de la société civile et non dans un parti politique, par exemple... Alors pour moi, mon travail a été un outil d'activisme. » [Entretien avec Ana Maria 18 août 2022].

Tant pour Victoria que pour Ignacia, c'est en rencontrant d'autres femmes, d'autres milieux sociaux et politiques que son activisme « a eu plus de sens » pour elle, en « reconnaissant l'espace politique des dirigeantes sociales du pays ». Victoria est sociologue, elle a presque quarante ans, elle vit à Santiago et au sein de sa trajectoire d'activiste, c'est la reconnaissance d'autres femmes et le travail mené avec elles qui est devenu fondamental pour elle :

« Je m'inspire de cette générosité de soins communautaires, qui est si absente de ce pays et qui est propre à ces femmes [dirigeantes et activistes]. Alors, c'est à partir de là que cela prend beaucoup de sens pour moi, l'exercice politique qui a permis au féminisme de voir sa place reconnue. À partir de là, je suis devenue plus féministe et, bien sûr, cela a plus de sens maintenant pour moi. » [Entretien avec Victoria 18 août 2022].

L'idée est que ce qui est « propre aux femmes » ne relève pas d'une vision naturalisée de la femme et du féminin. Ménager cet espace signifie trouver sa place à travers l'action collective et devenir « plus féministe ». La reconnaissance d'une place en propre est au centre des outils que pose et revendique l'écoféminisme du RE. Dans un entretien avec une militante de l'AAC, qui ne participe pas directement au RE, on note combien la coordination féministe au sein du collectif a modifié certaines pratiques :

« Dans ces organisations horizontales, plus diverses et pluralistes, nous sommes toutes et tous importants. Le féminisme a beaucoup influencé cette nouvelle relation [...]. Nous ne pouvons pas changer le pays si nous n'allons pas bien. Tu ne peux pas attendre du monde quelque chose que tu ne fais pas dans ton propre monde. C'est un espace amical, pas sectaire, et radical en termes de propositions. Il y a une éthique commune, le mouvement féministe a contribué à tout cela. » [Entretien avec une militante de 40 ans, le 23 août 2021].

L'écoféminisme a ouvert des espaces pour reconnaître, imaginer et créer des rapports à l'environnement qui soutiennent la vie plutôt que des systèmes extractifs de destruction. Au sein du groupe écoféministe, les femmes sortent du cadre d'identification d'« exploitées », problématisent l'association entre l'exploitation des femmes et celle de la nature [Svampa, 2015]. La reconnaissance de mondes différents est une étape importante pour reconnaître sa propre place, comme l'explique Andrea :

« Au sein de l'écoféminisme, il y a différents courants. Il y a les essentialistes. En Amérique latine, ils sont « plus » qu'écoféministes. On les appelle les féminismes territoriaux. Nous, nous ne nous considérons pas du tout comme essentialiste. [Au début du RE], l'idée était en quelque sorte d'unir des visions issues de femmes intéressées par les thématiques environnementales, mais qui proviennent de domaines différents. Chaque domaine a également sa propre réalité : le monde universitaire, l'activisme, la vie professionnelle. Je dirais qu'aujourd'hui que je me considère comme une activiste. J'aime beaucoup me reconnaître comme telle. » [Entretien avec Andrea le 9 septembre 2022]

Faire, connaître et veiller à toujours résister

Valentina nous raconte que quelques mois avant notre entretien, sa maison a été incendiée et que, deux semaines plus tard, ses filles ont été attaquées dans la rue, dans le centre du village où elles habitent. Des inconnus l'ont appelée au téléphone et elle n'a entendu qu'une respiration. Ces menaces et ces craintes ont affecté non seulement sa vie et celle de sa famille, mais aussi son quotidien et la réflexion sur son engagement et son activisme :

« Nous étions en permanence en train de travailler sur le territoire, cela dérangeait beaucoup et cela nous a valu à toutes des persécutions jusqu'à maintenant [...]. J'ai des camarades qui, jusqu'à récemment... Et même moi, je veux dire, la maison brûlée, chez moi... Ils sont entrés 7 fois avant de mettre le feu à ma maison, avec moi et mes enfants à l'intérieur. » [Entretien avec Valentina le 21 septembre 2022]

Déchiffrer ce que ressent Valentina est difficile, la force et la tranquillité avec lesquelles elle s'exprime nous laissent perplexes. Elle ne sait pas exactement qui sont ceux qui entrent chez elle, qui la menacent par téléphone, qui suivent ses filles quand elles vont dans le centre-ville, mais elle a des soupçons. Elle s'oppose à de grands propriétaires terriens dans une zone rurale agricole où les conflits pour l'eau sont intenses.

Après cela, dit-elle, « l'apprentissage est aussi passé une réflexion avec les camarades. [...] Être dans un projet ensemble maintenant, mettre ensemble nos corps (acuerpádonos)⁶, a un sens encore plus fort en termes de résistance [...].

⁶/ Acuerpádonos est une expression répandue en Amérique latine, en particulier dans des contextes féministes, pour désigner le rapprochement entre les corps, « nos corps ensemble ». Ce terme est utilisé

Et c'est un espace qui m'a permis de guérir. » Pour les femmes engagées que nous avons interrogées, l'espace sûr, commun, à soi et de soin est un espace-réseau de protection pour guérir et se soigner, comme l'espace autour du feu à Pichuw, comme en témoigne Valentina :

« Même moi, je suis impressionnée par la façon dont ces chemins se sont ouverts. [...] Pour nous, arriver par exemple à la COP 25, c'était impensable, nous fonctionnons vraiment sur le mode de l'autogestion et nous n'avons pas d'endroit où nous réunir. On s'est réunies chez moi, on a mis le feu ma maison. Parce qu'ici, on ne nous prête pas d'endroit pour nous réunir. Nous ne pouvions faire nos activités nulle part, nous étions toujours chassées.

Dans ce contexte, elle développe une manière personnelle de « faire territoire » [Dolphijn & Despret, 2021, p. 75] : plutôt que de s'adapter à l'écoféminisme, elle se l'approprie et le redéfinit. Son récit revient constamment à l'expérience de l'engagement partagé avec d'autres femmes, comme lorsqu'elle a rencontré et rejoint le RE :

« C'était agréable de retrouver les filles pendant la pandémie et que Camila nous ait invitées à faire partie de l'espace féministe de l'AAC pour parler des conséquences de la crise hydrique pour les femmes, sur notre territoire et avec une perspective de genre... On ne nous invitait jamais à parler de ça. Attention, on nous invitait toujours à parler d'eau, mais on ne nous invitait jamais à parler de ce dont nous voulions parler. Et, ça, c'était riche ! Et ce fut... waouh ! Très agréable... Il y a eu un nouveau départ, mettre nos corps ensemble (acuerparse) à nouveau avec d'autres femmes, c'était nécessaire. Parce qu'il y avait aussi une lutte interne parce que, bien sûr, les femmes qui viennent des universités, du monde urbain, ne comprennent pas notre position. Parce qu'elles nous disent que nous devons être écoféministes et nous disons : Non ! Nous n'avons pas encore mené complètement la réflexion sur le type de féminisme que nous voulons suivre ou sur le nom que nous lui donnerons. Une définition de féminisme nous limite et nous ne voulons pas mettre de limites. » [Nous soulignons]

La reconnaissance que Valentina a ressentie de la part du RE prend tout son sens, dans son récit, dans la mesure où les femmes qui l'ont invitée à s'unir n'imposent pas de définition, mais proposent un concept en discussion et ouvert, qui se transforme et s'adapte à des réalités polyphoniques :

« Pour nous, les féminismes universitaires, des pays anglo-saxons, ont un regard très européen, très néocolonial. Et nous nous battons, nous sommes un groupe anticolonial, nous nous déclarons anticolonialistes, alors, dans cette position, pour nous, cela n'avait pas beaucoup de sens. Par exemple, nous étions dans les mobilisations du 8 mars⁷ avec nos panneaux de défense de l'eau, on voulait faire valoir nos demandes, et nous

pour faire référence à l'idée de se soutenir, mais aussi de se soutenir avec le corps, c'est-à-dire s'appuyer, se reposer les unes sur les autres, s'entraider, prendre soin les unes des autres.

⁷/ Le 8 mars est la Journée internationale des droits des femmes.

le demandions aussi à nos camarades, mais nous n'avons jamais été écoutées. Donc, on a vu un peu d'indifférence, et ça nous a éloignées. »

Valentina et le collectif qu'elle dirige dans une zone rurale située au nord de Santiago ne veulent pas adhérer à une catégorie qui leur est imposée. Toutefois, elle est prête à faire partie du RE dans la mesure où il offre une possibilité de réflexion et de respect de savoirs divers.

« Alors, clairement, ces moments de rapprochements des corps (acuerpamientos) sont spéciaux. Les acuerpamientos que nous donne l'AAC sont de très bons à côtés parce qu'ils nous permettent d'avancer aussi théoriquement. Il y a là... quelque chose dont on parle souvent : que l'université ne doit pas être au-dessus. L'université doit être une alliée du territoire, si nous marchions ensemble, par exemple, l'université et le territoire humm... non, ce serait beau, car nous sortirions de belles choses, non ? Ça c'est super féministe. »

L'idée que soulève Valentina coïncide avec ce qui est signalé par le RE : « L'idée est d'ouvrir des espaces de formation qui soient respectueux des savoirs locaux. C'est-à-dire, non pas en imposant une vision patriarcale de ce qu'il faut faire, mais en transmettant certains sujets qui sont importants à partir des savoirs locaux » [Archives du RE]. Il n'est pas naïf de dire que l'aspiration à une symétrie des savoirs fait partie de l'expérience écoféministe. À Pichuw, les savoirs dialoguent et ne cherchent pas à être supérieurs aux autres. Dans les échanges, dans les explications sur les changements écologiques, dans les interprétations de la catastrophe que nous vivons, les expériences subjectives et les connaissances acquises au fil des années sur l'environnement des habitant·es, ainsi que les arguments techno-scientifiques, que ce soit pour des métiers ou des tâches professionnelles, créaient du lien et nourrissaient les conversations.

L'écoféminisme aide à comprendre que pour faire face aux catastrophes, à leurs effets et aux émotions qui les accompagnent, nous n'avons pas seulement besoin des savoir-faire prédictifs de l'ingénierie, mais aussi de nouvelles alliances nécessaires pour penser. Il s'agit de montrer, de multiplier les manières d'être, de sentir et de faire, et donner de l'importance aux choses, de multiplier les mondes, de ne pas les expliquer ni les réduire aux nôtres, comme le souligne Despret [2019]. Cette façon de prêter attention aux autres mondes n'est pas propre aux écoféminismes. Or, cette une aspiration de symétrie dans les savoirs, qui est recherchée par les femmes que nous avons rencontrées, n'est pas donnée. Elle relève d'un travail qui n'est pas dépourvue de frictions. Bien que plusieurs membres du RE que nous avons interrogées viennent de disciplines et filières techno-scientifiques, elles cherchent d'autres savoirs et d'autres rencontres qui puissent les rapprocher d'une expérience avec la nature qui ne soit pas purement scientifique et médiatisée par une connaissance spécifique.

Dans la rivière de Pichuw, nous avons vécu la peur de différentes manières. Tandis que certaines tremblaient, de froid et de peur, les plus expérimentées, par exemple, les encourageaient à continuer. Ce fut un moment tendu, où la recherche d'un accord n'était pas évidente : alors que cette situation était connue pour certaine, elle effrayait les inexpérimentées. Dans ces circonstances, un autre savoir nous a

aidé, celui d'une habitante indigène du lieu, qui connaissait la forêt, les chemins et qui savait comment revenir à pied. Elle est intervenue en expliquant qu'elle connaissait un chemin de retour à travers les bois, et qu'elle pourrait demander de l'aide, ce à quoi la plupart d'entre nous avons accédé. Aucun savoir ne s'est imposé et chacune a pris sa décision sur la façon de continuer.

L'ESPACE D'ATTENTION

L'aspiration à une symétrie des savoirs est possible dans un « espace de soin ». Cette idée surgit à différents moments dans les entretiens. Le soin signifie cultiver la compréhension et le respect, et l'écoféminisme est un travail de connaissance et surtout de connaissance de soi. Au sujet de la création du RE, Andrea explique :

« Nous avons invité certaines personnes parce que pour nous, comme je le disais, c'était très important de nous connaître entre nous, de créer un espace, un espace de soin où nous aurions la possibilité de nous exprimer. » [Entretien avec Andrea le 9 septembre 2022].

L'espace pris en charge est un territoire propre, qui génère des relations sociales et qui permet de renouveler la façon dont les relations sont confrontées à de nouveaux défis. Cet espace élargit les possibilités de compréhension, en interaction avec d'autres personnes, êtres vivants ou territoire, en montrant leurs affections.

L'écoféminisme ne peut être réduit à une seule définition. Beaucoup a été dit sur la façon dont, au sein des mobilisations environnementales des femmes, l'écologie est une question de reproduction, dans le sens où elle vise à assurer les conditions sociales, biologiques, affectives pour garantir la vie communautaire, y compris dans les environnements dégradés [Hache, 2016]. Contrairement aux mouvements qui aspirent à la survie planétaire [Despret, 2019; Ollitrault, 2010], les activistes créent des soutiens entre des réseaux dissemblables, qui génèrent des divergences et des tensions, en prenant soin de ces espaces par la connaissance de soi et la reconnaissance. Cela les aide à repenser les façons de connaître. Parfois, elles soutiennent d'autres causes, dont elles ne se sentent pas entièrement parties, signale l'une des militantes dans un entretien. Les réseaux d'activistes climatiques ont une influence sur le fonctionnement des réseaux locaux, car ils prennent en compte des causes globales et participent à l'internationalisation d'un mouvement, tout en contribuant à la cohésion écoféministe et à la prise en compte des enjeux locaux. Il est en particulier crucial de trouver un équilibre entre la diversité des préoccupations et les causes transversales. Carolina, avocate, proche de la trentaine, considère qu'elle se distingue des mouvements qui rassemblent « des gens très attachés à une identité, très attachés à des questions qui ne me semblent pas utiles pour avancer ». Elle affirme ensuite : « moi, la question de la crise climatique m'engage. » Elle fait donc la différence la mise en avant d'une identité, comprise ici comme un particularisme, et de la cause climatique.

Dans le réseau écoféministe, les femmes se sentent motivées par le travail collectif, l'autoconnaissance et la connaissance des autres, ce qui ouvre des

espaces autogérés, à partir desquels elles se mobilisent. Pour Carla qui est ingénierie, qui a 30 ans et qui vit à Santiago, la question se pose à partir de la définition même de ce que veut dire être écoféministe. Voici les questions que les femmes activistes du RE se posaient au début lors de la création du collectif.

« Le terme lui-même était une réflexion. "Nous sommes écoféministes, nous sommes décoloniales... Quelle est notre perspective ? Quel est notre type de féminisme ?" Je pense que finalement [nous avons choisi le terme] écoféministe parce que c'était le plus général et qui pouvait mobiliser aussi beaucoup de camarades, plusieurs d'entre nous, parce que sinon nous n'allions jamais arriver à un point commun. » [Entretien avec Carla le 23 août 2022]

Cette aspiration « plus générale » prend en compte des visions différentes. Pour Anne, l'une des fondatrices du RE, écologiste, féministe, âgée de 48 ans, qui a vécu toute sa vie à l'étranger, l'écoféminisme est une rencontre entre « une vision du spirituel, qui n'exclut pas nécessairement une vision plus pratique. Cette dualité semble être très masculine » [Entretien avec Anne 10 août 2022].

Cet espace coconstruit est gratifiant dans des moments de désespoir. Bien que Liliana identifie combien il peut être pénible pour les activistes de se mobiliser et de problématiser leur indignation vis-à-vis des abus, le collectif a un sens dans la mesure où elles ne sont pas seules.

« Le plus gratifiant est de rencontrer des gens qui ont les mêmes aspirations que moi. Alors je ne me sens pas seule. Je ne me suis jamais sentie seule dans cette lutte... que ce soit pour pleurer parce qu'il n'y a plus rien à faire, pour se remonter le moral, pour se mettre en colère vis-à-vis des décisions qui sont prises, pour fêter nos victoires. » [Entretien avec Liliana, le 29 octobre 2020]

L'espace écoféministe est coconstruit dans la mesure où il implique une redéfinition constante des espaces propres ainsi que le rôle des femmes du collectif étudié dans d'autres espaces politiques ou d'autres organisations. Cela implique de se réapproprier les espaces politiques, territoriaux, mais aussi de les remettre en question et de les redéfinir. Ils ont été accaparés par des hommes ou des organisations dans lesquelles plusieurs femmes estiment qu'une vision patriarcale est commune.

« Avoir la capacité de l'horizontalité qui est si difficile parce que c'est un énorme processus de déconstruction, pour nous non plus ça n'a pas été facile de nous déconstruire. Et c'est très douloureux aussi parce que nous nous remettons constamment en question. Nous nous posons des questions tous les jours : combien nous sommes capitalistes, combien nous sommes patriarcales, l'absence de sororité, je ne sais pas, mille choses, que nous nous remettons en question de façon permanente. Et c'est un processus douloureux, ce n'est pas un processus facile, donc le vivre avec les camarades... Beaucoup de personnes disent, et c'est très patriarcal, que la relation entre les femmes est toujours conflictuelle, parce

qu'on dit ce qu'on pense... nous avons des différences, mais là est la beauté. » [Entretien avec Valentina le 21 septembre 2022]

SE RECONNAÎTRE ET SE RÉGÉNÉRER

Les écoféminismes, vus sous l'angle des engagements, des activités et des défenses diverses, nous permettent d'accéder au monde de l'émerveillement, de la recherche, de la résonance entre les femmes, de leurs forces. Cela ne signifie pas ignorer les inégalités et les injustices qu'elles vivent, mais reconnaître leurs expériences et leurs voix politiques. Comme le souligne E. Hache [2016], il ne s'agit pas de revenir à une nature originale, mais à partir de l'idée soulevée par le mot *reclaim* de se réapproprier les catégories et leurs liens. Réhabiliter ce qui est détruit, dévalorisé, non pas pour revenir à ce qu'il y avait, mais plutôt avec l'idée de réparation, de régénération, d'invention maintenant.

Les écoféministes manifestent la volonté que les concepts puissent s'ancrer dans la réalité. Cela implique un « travail territorial », expression récurrente dans les entretiens. C'est cette exploration qui crée le lien entre les écoféministes qui se disent « intellectuelles » et celles qui sont « en résistance permanente ».

« Tu vois, nous sommes des activistes qui n'aimons pas être appelées ainsi parce que nous disons : "tu vois, les activistes s'activent quand ? S'activent de temps en temps..." ! Nous sommes des défenseuses, des femmes en résistance permanente, qui affrontent quotidiennement la dure réalité. Peut-être que d'autres prennent la parole à notre place pour en parler, mais... c'est nous qui sommes là, faisant face au problème... attaquées de toutes parts. » [Entretien avec Valentina le 21 septembre 2022]

Dans le contexte écoféministe ce lien s'établit entre un activisme climatique mené par des jeunes femmes dans un contexte urbain et un activisme territorial, également mené par des femmes, dans un cadre rural. Ce tissu génère des processus d'autonomie politique qui leur permettent de créer de nouveaux récits autour de l'activisme, soulevant des problèmes locaux, mais aussi extralocaux. Ce militantisme écoféministe vise à combiner une approche rurale et urbaine. Concrètement, ce dialogue aspire à un mouvement transversal, une polyphonie qui reconnaît des voix différentes. Chaque voix s'élève pour atteindre une tonalité, dans laquelle non seulement on aspire à « reconnaître » les femmes du Sud global, les femmes indigènes et rurales, mais où chaque voix s'exprime dans ses propres termes [Ojeda et al., 2022].

Quand elles protestent et demandent l'accès à l'eau potable, quand elles défendent leurs territoires menacés, quand elles voient la biodiversité disparaître, quand elles doivent contester une loi ou faire un suivi législatif, elles pensent qu'elles « vont mourir dans cette lutte » comme le rapporte Camila dans un entretien.

Dans ce pouvoir d'action, il ne s'agit ni de convertir l'expérience de la vie familiale comme une ressource d'autonomisation, ni de transformer une vulnérabilité en ressource [Larroque, 2017], ni de renforcer le pouvoir à partir des capacités émitives des femmes [Hache, 2016]. Plutôt qu'exalter leur rôle, elles mettent en

lumière au sein de l'écoféminisme des pratiques dévalorisées et l'idée de remédier, de porter des réponses quotidiennes, l'urgence d'exiger des réparations.

« Pour moi, le lien que les femmes ont avec la nature n'est pas inné, nous ne l'avons pas dès notre naissance. Il vient des rôles socialement construits. La femme s'occupe principalement des tâches domestiques, celle d'approvisionner la famille, par exemple en eau. Donc quand il y a une pénurie de ces biens communs, ce sont principalement elles qui sont affectées et qui cherchent à résoudre le problème. » [Entretien avec Ignacia le 17 août 2022]

L'écoféminisme est un lien entre l'expérience d'exploitation du vivant et la nécessité de réparer les dommages qu'elles causent, pour survivre. Pour Valentina, le féminisme et la défense de l'environnement sont indissociables du problème de l'eau.

« J'ai toujours défendu mon territoire. Et j'ai toujours été liée à la politique depuis mon enfance. Et pour ce qui est de l'environnement, c'était avec l'eau. En fait, le monde de l'environnement m'a toujours appelée parce que je l'ai vu sous mes yeux, je l'ai vu se dégrader, s'effondrer, j'ai vu comment la biodiversité disparaissait. »

De plus, l'écoféminisme est un territoire et un temps partagé, un espace où on ne se sent pas « seules », pour s'accompagner, *acuerparse*, comme le souligne Valentina, pour constituer un organisme qui bouge, fonctionne, respire. A propos de ses conversations avec d'autres femmes, Ignacia explique, à propos des pénuries d'eau, que les femmes qu'elle rencontrait :

« étaient reconnaissantes du fait qu'on passait du temps avec elles parce que personne ne les écoutait, parce qu'elles se sentent seules face à ces problèmes et que ça devenait de pire en pire et je pense qu'à ce moment-là ce fut notre plus grand engagement. »

La surcharge des femmes est un sujet abordé constamment dans les entretiens. « Parce que l'activisme, c'est tous les jours », pour Andrea. Mais dans ces espaces apparaissent aussi l'entraide et l'admiration. Ignacia a rencontré Camila lors d'une conférence sur l'écoféminisme, elle l'admirait beaucoup. Quand elle a compris que Camila faisait partie du RE : « je n'y croyais pas ! », s'exclame-t-elle. La collaboration est au cœur de l'activisme et de la défense des écosystèmes. Pour Karen, « ce n'est pas un hobby ni un passe-temps », c'est un travail qui nécessite souvent de « donner le ton ! ».

« L'activisme est même plus avancé sur certains sujets que le milieu universitaire. Actuellement, si vous cherchez des informations sur les questions de transition juste, vous trouverez beaucoup de documents [de différentes ONG]. Mais dans le milieu universitaire, vous n'en trouverez pas, encore moins au Chili. Ainsi, l'activisme est source de production de connaissances. » [Entretien avec Andrea le 9 septembre 2022].

RÉFLEXIONS FINALES

L'écoféminisme exploré dans cette recherche se caractérise d'abord par une aspiration à créer des alliances et des causes politiques communes, en assumant les différences, les écarts et les clivages entre les mondes sociaux des femmes du collectif RE. La rencontre d'espaces et d'origines diverses est perçue comme un défi majeur, non exempt de frictions. Celles-ci provoquent une constante redéfinition des tâches au sein du collectif, mais surtout au niveau individuel : les différences permettent aux femmes de se connaître elles-mêmes. Comme dit Ignacia, les « différentes formes d'écoféminisme ont beaucoup de sens pour nous ».

Pour Anne, « le terme écoféminisme a multiples acceptations ». « L'écoféminisme, conçu dans un sens large, nous semble clé », dit Francisca. « Il y a beaucoup d'écoféminismes. Un féminisme premier, qui naît de la terre, de la Pachamama, la femme qui prend soin. D'autres écoféminismes qui sont plus sociaux, ou le féminisme du Sud qui parle aussi d'une revendication culturelle ou du Sud global contre le Nord global ». Les écoféminismes sont des espaces nés de la nécessité de se réunir entre femmes, d'avoir un espace de soins, de revendiquer la participation des femmes et leurs rôles dans l'activisme environnemental. Lors des rencontres avec des activistes environnementaux auxquelles nous avons participé, il n'est pas toujours facile pour les femmes activistes de parler et d'être entendues. Certaines regrettent qu'il y ait encore des hommes qui monopolisent la parole au sein de l'AAC. En ce sens, nous considérons le réseau créé par les écoféministes rencontrées comme formant des espaces protégés fondés sur la confiance, qui aspirent à une symétrie de savoirs. Les écoféminismes ouvrent aussi des espaces d'autoconnaissance, d'autoapprentissage protégés, au sein desquels ces femmes nouent des liens de confiance et « contribuent à la communauté à partir des espaces où elles vivent », dit Carla. Des positions se construisent également. « On a beaucoup discuté [sur les écoféminismes], ce n'est pas un sujet dont on a une définition très claire, ce n'est pas que j'ai ma position sur l'écoféminisme... non, ça se construit », précise Carla.

Les écoféminismes sont des espaces politiques de reconnaissance, généreux, qui aspirent aux soins communautaires, un soin « qui est tellement absent de ce pays et qui est propre à ces femmes », raconte Victoria, en faisant allusion aux femmes activistes des territoires. C'est un travail quotidien où l'on « réfléchit ensemble », pour tisser des réseaux, pour faire atterrir un « discours qui est parfois très académique, philosophique... [pour voir comment] il peut être traduit au sein de nos propres réalités, de notre propre pays. Avec tout ce que cela signifie, c'est-à-dire avec l'extractivisme au milieu, un pays extrêmement conservateur, etc. », comme le dit Karen.

L'écoféminisme ne constitue pas un mouvement singulier car il existe de multiples voix ainsi que de multiples activistes. Cette polyphonie exprime la pluralité des écoféminismes, aussi divers que les mécanismes de participation et les réflexions critiques et théoriques qui entourent leurs expériences individuelles et communes. Ainsi, les écoféminismes nous permettent de nous reconnaître dans des réalités différentes, traversées par des conflits et des disputes socioécologiques, des

catastrophes qui fragilisent la vie, mais qui, à leur tour, tissent des collectifs et des réseaux.

Dans le dialogue entre différentes épistémologies et pratiques qui entourent les écoféminismes, certaines questions se posent à propos de la façon de penser l'avenir. Comment le rapport au vivant et à l'environnement influence-t-il les expériences localisées ou ancrées des activistes et leur positionnement dans l'action climatique ? Comment, au sein des espaces écoféministes, la coopération est-elle une forme de soin propre et communautaire ? Comment pouvons-nous approfondir les écoféminismes en tant qu'espaces de soins dans des contextes de catastrophes et de déséquilibres socioenvironnementaux, compris à partir du concept d'*acuerpar*, de rapprochement des corps ? *Acuerparse* signifie se soutenir entre femmes, soutenir leur territoire, leurs luttes, mettre et disposer de leurs corps dans la défense des territoires, résister et faire face aux catastrophes et aux fragilités causées par le changement climatique et l'extractivisme.

Bibliographie

- BARTHOLD Charles, BEVAN Devan & CORVELLEC Hervé, 2022. « An Ecofeminist Position in Critical Practice: Challenging Corporate Truth in the Anthropocene », *Gender, Work and Organization*, vol. 29, n° 6, p. 1796-1814. DOI : 10.1111/gwao.12878
- CHARBONNIER Pierre & KREPLAK Yaël, 2012. « Savoirs écologiques », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 22. DOI : 10.4000/traces.5415
- CLARK John P., 2012. « Political Ecology », dans Ruth CHADWICK (dir.), *Encyclopedia of Applied Ethics*, Cambridge, Academic Press, p. 505-516. DOI : 10.1016/B978-0-12-373932-2.00417-8
- DESPRET Vinciane, 2019. *Habiter en oiseau*, Arles, Actes Sud.
- DÍAZ Paola, BISKUPOVIC Consuelo & MURRIETA Alicia Márquez, 2021. « Enfrentar las crisis: (Im)posibilidades de reparación y cuidado en las sociedades contemporáneas », *Antípoda. Revista de Antropología y Arqueología*, n° 45. DOI : 10.7440/antipoda45.2021.01
- DOLPHIJN Frédérique & DESPRET Vinciane, 2021. *Vinciane Despret, fabriquer des mondes habitables*, Paris, Esperluète Éditions.
- GAARD Greta, 2011. « Ecofeminism Revisited: Rejecting Essentialism and Re-Placing Species in a Material Feminist Environmentalism », *Feminist Formations*, vol. 23, n° 2, p. 26-53. [En ligne] <https://www.jstor.org/stable/41301655>
- HACHE Émilie (dir.), 2016. *Reclaim : Anthologie de textes écoféministes*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Catherine Larrère, Paris, Cambourakis.
- LARRÈRE Catherine, 2017. « L'écoféminisme ou comment faire de la politique autrement », *Multitudes*, vol. 67, n° 2, p. 29-36. DOI : 10.3917/mult.067.0029
- LARROQUE Claire, 2017. « Dames nature », *La Vie des idées*, 20 avril. [En ligne] <https://laviedesidees.fr/Dames-nature.html>
- LAUGIER Sandra, FALQUET Jules & MOLINIER Pascale, 2015. *Genre et environnement : Nouvelles menaces, nouvelles analyses au Nord et au Sud*, Paris, L'Harmattan.
- LOVELL Anne M., PANDOLFO Stefania, DAS Veena & LAUGIER Sandra, 2013. *Face aux désastres. Une conversation à quatre voix sur la folie, le care et les grandes détresses collectives*, Paris, Les éditions d'Ithaque.

- MILLER Daniel, 2018. « Digital anthropology », *The Open Encyclopedia of Anthropology*, Cambridge. [En ligne] <https://www.anthroencyclopedia.com/entry/digital-anthropology>
- MOULIER BOUTAN Yann, 2022. « Ce que l'écologie politique doit à Bruno Latour. Premier inventaire », *EcoRev'*, vol. 53, n° 2, p. 123-140. DOI : 10.3917/ecorev.053.0123
- OJEDA Diana, NIRMAL Padini, ROCHELEAU Dianne & EMEL Jody, 2022. « Feminist Ecologies », *Annual Review of Environment and Resources*, vol. 47, p. 149-171. DOI : 10.1146/annurev-environ-112320-092246
- OLLITRAULT Sylvie, 2010. « De la sauvegarde de la planète à celle des réfugiés climatiques : L'activisme des ONG », *Revue Tiers Monde*, vol. 204, n° 4, p. 19-34. DOI : 10.3917/rtm.204.0019
- SVAMPA Maristella, 2015. « Feminismos del Sur y ecofeminismo », *Nueva Sociedad*, vol. 256.
- ZASK Joëlle, 2022. *Écologie et démocratie*, Paris, Éditions Premier Parallèle.